

Un amoureux de la réalisation pour adapter un roman historique

FFFH Clovis Cornillac a accepté de porter à l'écran «Couleurs de l'incendie», le deuxième opus de la trilogie écrite par Pierre Lemaître. L'acteur et réalisateur français est venu présenter son film à Bienne.

PAR JULIE GAUDIO

Adapter un livre au cinéma peut paraître délicat, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'un auteur renommé, lauréat d'un prix Goncourt. Mais quand le dit auteur, dont la verve a déjà été portée sur grand écran, demande à un amoureux du 7e art de réaliser un long métrage à partir de son roman, la magie opère. Telle est l'histoire du livre «Couleurs de l'incendie», écrit par Pierre Lemaître et adapté au cinéma par Clovis Cornillac. Les Biennois ont pu découvrir le résultat de cette alchimie en grande primeur, vendredi soir, dans le cadre du Festival du film français d'Helvétie (FFFH), en présence de l'acteur et réalisateur français.

«Je suis un grand admirateur de Pierre Lemaître, depuis ses premiers romans», commence Clovis Cornillac, lorsque nous le rencontrons avant la projection. «Quand il est venu me voir avec son agent et ses producteurs pour me proposer de réaliser «Couleurs de l'incendie», j'étais très très heureux. Nous avons travaillé avec un bel esprit de camaraderie. Pierre est un formidable partenaire scénariste, qui a pris en compte toutes mes remarques», souligne ce dernier.

Le coup de foudre d'une vie

Les amoureux de l'écriture de Pierre Lemaître, comme le cinéaste, n'ignorent pas que «Couleurs de l'incendie» s'inscrit dans une trilogie romanesque racontant la France du 20e siècle, dont le premier tome s'intitule «Au revoir là-haut». Un premier opus déjà adapté au cinéma par Albert Dupontel, en 2017, et récompensé par cinq César.



Clovis Cornillac avoue être un grand admirateur de l'écriture de Pierre Lemaître, depuis ses premiers romans. RABIH HAJ-HASSAN

Cinq ans plus tard, Clovis Cornillac assure ne ressentir aucune pression. «J'apprécie énormément Albert et je ne me sens absolument pas en concurrence avec lui. J'ai suffisamment de naïveté pour croire en ce que je fais, sans aucune pointe d'arrogance», relève-t-il. Et d'ajouter: «Nos deux films, comme les deux romans dont ils sont tirés, évoluent dans des univers très différents. Je n'ai pas le sentiment de «passer après», il s'agit juste d'un autre projet, dans lequel je me suis impliqué à fond.» Venu à la réalisation sur le tard, après avoir longtemps pensé que «cela lui était interdit», Clovis Cornillac s'est tout de suite investi corps et âme, comme

pour tous les films dans lesquels il joue. «En tant qu'acteur, je me vois un peu comme un soldat au service d'un chef porteur d'une vision», décrit-il, en souriant. «Malheureusement, au fil du temps, je me suis rendu compte que tous les réalisateurs n'avaient pas forcément cette envie qui les guide. Je suis passé à la réalisation, parce que j'avais envie de fabriquer du cinéma.» Pour son premier long métrage, «Un peu, beaucoup, aveuglément», sorti en 2014, il choisit la comédie romantique. Face à Mélanie Bernier, charmante en pianiste timide, il campe un inventeur misanthrope ne supportant pas le bruit. De la même manière

qu'ils tombent amoureux l'un de l'autre, Clovis Cornillac s'éprend de la réalisation. «Je pensais m'arrêter après un premier film, mais j'ai véritablement eu un coup de foudre pour le métier de réalisateur. C'est la plus belle chose qui soit arrivée dans ma vie professionnelle», confie-t-il, les yeux bleus pétillants. Après trois longs métrages et une série télévisée, cette passion ne l'a pas quitté et transperce dans «Couleurs de l'incendie». Il avoue d'ailleurs se mêler de tout, des costumes aux petits accessoires en passant par le choix de ses acteurs et actrices. «Je ne tourne qu'avec des personnes que je désire et qui me suivent là où

j'ai envie de les emmener. Léa Drucker m'a totalement convaincu pour incarner Madeleine, le personnage principal», se souvient Clovis Cornillac.

Acteur, malgré lui

En plus de la casquette de réalisateur, il a choisi de porter celle d'acteur, pour interpréter le personnage de Monsieur Dupré. Pourtant, il ne l'avait pas imaginé ainsi. Pierre Lemaître, oui. «Dès le début, il m'a dit: «Dupré, c'est toi». Mais j'ai d'abord cherché d'autres acteurs, car j'avais la terrible angoisse d'abîmer le récit», admet-il, en toute humilité. Car Clovis Cornillac l'assure: il ne s'est pas mis à la réalisation par rancœur ou frustration de

L'entre-deux-guerres

Après avoir installé le récit «Au revoir là-haut» durant la Première Guerre mondiale, Pierre Lemaître a choisi les années 30 pour «Couleurs de l'incendie». L'histoire commence en 1927, au moment des funérailles de Marcel Péricourt. Là, un drame se produit, qui va placer Madeleine, sa fille, sur le chemin de la ruine et du déclassement. Madeleine devra mettre tout en œuvre pour survivre et reconstruire sa vie, dans une France qui observe la montée du nazisme.

ne pas pouvoir interpréter des personnages qu'il souhaite. Mais dans tous ses projets, il finit par rejoindre ses collègues acteurs, presque malgré lui. «Je joue à la condition que ce soit bénéfique pour le film. S'il n'y a aucune raison d'y apparaître, je laisse tomber. Si cela dépanne et que cela a du sens, alors cela serait absurde de renoncer. En l'occurrence, dans «Couleurs de l'incendie», incarner Dupré m'a permis de gagner du temps, donc de l'argent, que j'ai pu investir dans la figuration.»

A l'avenir, Clovis Cornillac promet de réfléchir toujours ainsi, s'il a «la chance de réaliser à nouveau». Acteur confirmé, il semble encore douter de ses talents de réalisateur. Mais à l'écouter parler de son «amour du beau» et de sa passion pour la conception minutieuse d'un film, il y a fort à parier qu'il ne s'arrêtera à «Couleurs de l'incendie».

A voir ce dimanche à 10h45, à l'Apollo.

Ils ont écrit l'histoire du piercing à Bienne

ANNIVERSAIRE Le magasin Camden Town fête ses 25 ans. Il s'agit de la première boutique de modification corporelle de la ville.

Il en a vu passer des gens, en 25 ans. David Camden a accueilli bon nombre de stars dans son magasin de piercing, à Bienne, à l'image du batteur de KISS, Eric Singer. Malgré cela, le gérant de Camden Town chérit surtout les sourires satisfaits et la simplicité des clients lambda. «Recevoir des dessins d'enfants me touche toujours autant», cite-t-il, pour exemple, au micro de Canal 3. La boutique au nom londonien est le premier lieu consacré

aux piercings ayant ouvert à Bienne, à la mi-septembre 1997. «A l'époque, on prédisait que l'engouement serait passager et que je devrais fermer après quelques mois», se souvient le patron. Les modes ont passé et l'enseignement demeure. «En réalité, le piercing n'est pas un phénomène éphémère. Il existait déjà chez les légionnaires romains, qui se perçaient le bout des seins en signe de virilité, ou encore chez les pirates. D'ailleurs,

même en Suisse, les Appenzelois portent une boucle d'oreille dorée nommée la «Ohreschuefle» depuis le 19e siècle», retrace David Camden. Plus récemment, différentes zones du corps ont connu une certaine popularité. On se rappelle des bijoux sur la langue, au nombril ou à l'arcade, fameux dans les années 90. «L'arcade est en train de faire son retour. A part ça, les jeunes ont tendance à revenir aux endroits traditionnels, comme le



Le magasin avait déménagé au Pont-du-Moulin 2, en 2006. ARCHIVES

nez ou les oreilles», observe le perceur professionnel. En passionné de rock, le Biennois s'est diversifié, en 25 ans. Il y a une quinzaine d'années, il avait lancé un magazine bilin-

gue rassemblant des interviews d'artistes. De ces rencontres, il rapportait différents objets. C'est ainsi qu'est née la Rockademy. De fait, aujourd'hui, la revue n'existe

plus mais un musée d'artefacts liés à la musique et au cinéma la remplace.

Et ce n'est pas tout. Camden Town s'est également décliné en Camdenrock. Il s'agit là de concerts occasionnels qu'organise le gérant. «L'idée est de promouvoir les artistes régionaux, mais aussi d'accueillir des stars, de temps à autre, dans un espace intimiste favorisant la rencontre avec le public», explique Paul Camden. Le 1er octobre, il accueillera ainsi un groupe de La Chaux-de-Fonds nommé Walldown. Finalement, en un quart de siècle, il ne compte presque que des bonnes expériences. «Mon seul regret est d'avoir proposé du tatouage. J'avais invité un professionnel, peu avant la pandémie. C'était trop à gérer. Je ne le referai pas», conclut-il. **MAEVA PLEINES**